



L'abbatiale

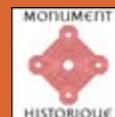


Saint-Pierre

10 siècles d'histoire

SAINT-PÉ-DE-BIGORRE

Hauts-Pyrénées



Vers 1022 : Le duc Sanche de Gascogne, suite – selon la légende – à une guérison obtenue, fonde en ces lieux une abbaye* confiée à des moines de l'ordre de saint Benoît ou bénédictins.

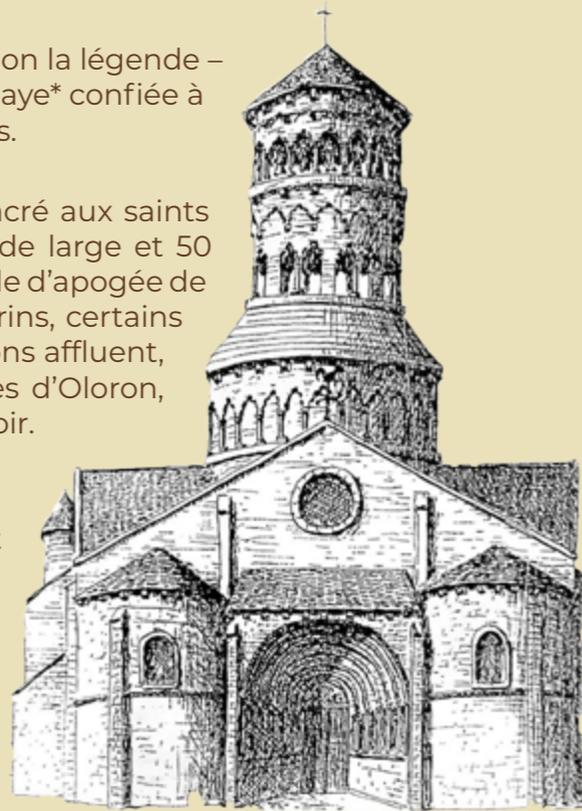
1096 : l'autel* de l'église est solennellement consacré aux saints Pierre et Paul. L'église mesure plus de 20 mètres de large et 50 mètres de long. C'est, pour un siècle encore, la période d'apogée de l'abbaye de Saint-Pé-de-Généres qui attire les pèlerins, certains en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Les dons affluent, plusieurs abbés, qui sont en même temps évêques d'Oloron, Auch ou de Comminges, sont réputés pour leur savoir.

Fin du XII^e siècle-début du XIII^e siècle : un bourg s'est formé autour de l'abbaye. L'église est agrandie vers l'ouest par un nouveau chœur pour les moines situé inhabituellement à l'ouest (actuels fonts baptismaux* et murs visibles à l'extérieur). Il est surmonté d'un clocher très orné de plus de 35 mètres de haut – le Dôme. À l'est, un grand portail est ouvert. Au total l'église atteint plus de 75 mètres de long. Le monastère et son cloître sont eux aussi embellis.

XIV^e-XV^e siècles : luttas entre les moines ou avec leur abbé, conflit avec le sénéchal de Bigorre qui représente le roi, accaparement des terres données aux religieux par des seigneurs locaux. Les bâtiments souffrent beaucoup de ces épisodes parfois violents et du manque d'entretien.

1569 : guerres de Religion. Une troupe armée venue du Béarn voisin, converti à la Réforme protestante par la reine Jeanne d'Albret, pille et incendie Saint-Pé. Plus de 80 maisons, l'abbaye et l'église sont dévastées et livrées aux flammes. Les huit cloches du Dôme sont brisées et emportées, le bronze servant aux Huguenots à fabriquer des canons. Par la suite, l'église est réparée et fortifiée.

Début du XVII^e siècle : Bien que restaurée, l'église se dégrade. Une partie des voûtes s'effondre (1628). Moines et habitants aménagent un nouveau chœur à l'est isolé des ruines par un mur coupant la nef en deux. Tout le reste de l'édifice vers l'est est à ciel ouvert et sert de cimetière.



Essai de reconstitution de l'église à l'époque romane.
Dessin de Louis Michel.

* voir lexique en fin de livret.

1661 : le 14 juillet, le Dôme, trop lourd et fragilisé par le grand tremblement de terre de l'année précédente, s'effondre sur ce qui reste de l'église. Seul le bas-côté sud est épargné mais il n'a plus de voûtes. Paroissiens et moines s'y installent de façon très précaire en fermant l'espace avec des cloisons de planches. Sur la seule voûte conservée le clocher actuel est construit (1665).

1676-1681 : des moines bénédictins réformés de Saint-Maur ou Mauristes prennent possession du monastère pour le reconstruire et y rétablir une vie religieuse. Ils donnent à l'église son aspect actuel.

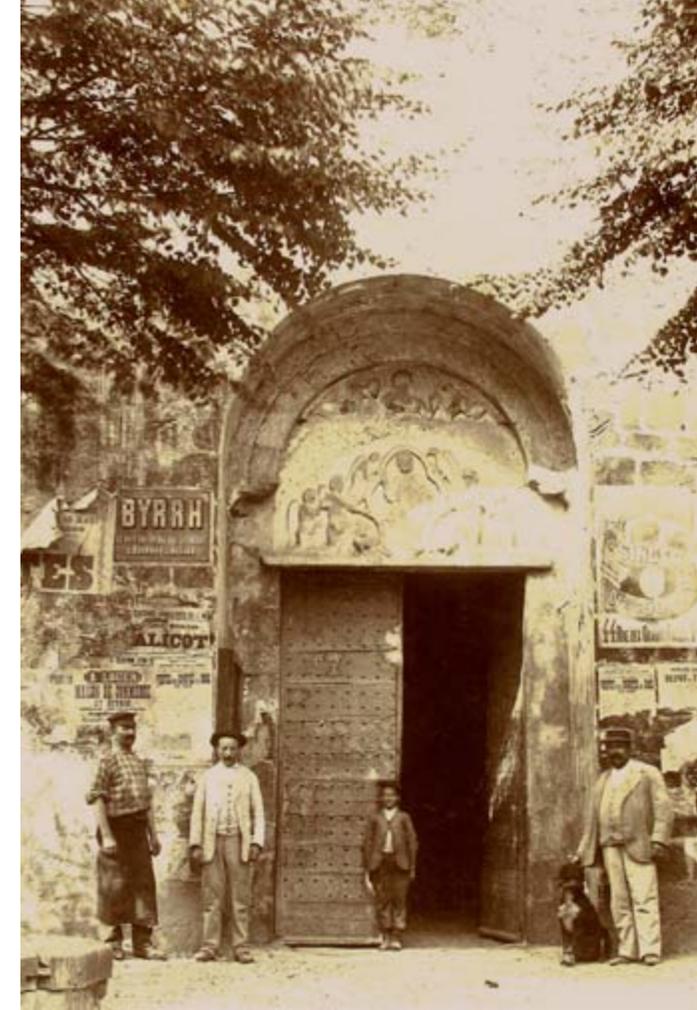
1791 : Révolution française. Les ordres religieux supprimés, les moines s'en vont et une partie du mobilier est réquisitionnée et vendue. Des décors sont vandalisés. En 1794, le culte catholique est interdit et des forges sont momentanément établies dans le bas-côté sud.

XIX^e siècle : Réouverture de l'église au culte. La population de Saint-Pé atteint son maximum (près de 3000 habitants). L'édifice est réparé et embelli : faux-marbres réalisés par des Italiens, dallage, décors peints, tableaux, baldaquin, vitraux, lustres...

1903 : classement Monument Historique de la partie romane puis de l'ensemble de l'église (1977).

Années 1960-1980 : grande campagne de restauration, dégagement des abords, réfection des toitures, voûtes, peintures... en vue des 300 ans de la reconstruction de l'église (1981). Depuis, l'absidiole et le bas-côté sud ont été restaurés.

De nos jours, la Municipalité, la Paroisse et l'Office de Tourisme de Saint-Pé-de-Bigorre, veillent, avec l'aide des Pouvoirs publics, à l'entretien et la valorisation de cette église millénaire et de son mobilier, l'un des plus riches du département.



La porte de l'église à la fin du XIX^e siècle.
Archives départementales, fonds Caddau.



La porte de l'église est fermée par deux vantaux de bois ornés de gros clous forgés à Saint-Pé-de-Bigorre. Elle est surmontée par un **tympan***, malheureusement dégradé à la Révolution, représentant le Christ bénissant, entouré d'anges et des symboles des Évangélistes.

Ce tympan provient du portail disparu qui se trouvait à l'est de l'église. Au-dessus, un décor identique se devine.

La première partie de l'église conserve une architecture romane du XII^e siècle. L'entrée est voûtée d'une croisée d'ogives assez primitive. Elle abrite une imposante **statue de saint Pierre**. Inspirée vraisemblablement d'une œuvre de 1821-1822 du sculpteur Théophile Bras, elle a été offerte à l'église en 1893 à l'initiative de religieux (Mgr Billère, évêque de Tarbes, Mgr Mounic, évêque de La Martinique, le chanoine Latapie). Jusqu'en 1961, elle se trouvait au-dessus du maître-autel.

Les deux tympan romans superposés.



Chapiteaux à la sirène et aux lions.



À gauche, la vaste salle voûtée en berceau située sous le clocher est rythmée d'arcs à chapiteaux* décorés de végétaux, de lions et d'une sirène (ces derniers, en partie haute, peu visibles).

Restaurée dans les années 1920, puis en 1956-57, avec pose d'une grande **cuve baptismale** en pierre de Charente fermée par un couvercle en bois réalisé à l'abbaye de Tournay (65).



Les chapiteaux du cloître de l'abbaye

Classés Monument Historique en 1907.

Au nord de l'église se trouvait un cloître, cour de 30 mètres de côté bordée de quatre galeries desservant les différentes parties de l'abbaye (sacristie*, salle capitulaire, réfectoire...). C'était pour les moines un lieu de promenade, de méditation et de tâches quotidiennes. De nombreux bienfaiteurs et habitants y étaient enterrés. Le cloître a été modifié à plusieurs reprises, la dernière galerie médiévale disparaissant en 1840. De l'époque des moines, il ne reste que la galerie est (XVII^e-XVIII^e siècles). Au XIX^e siècle, la cour a été agrandie mais conserve l'organisation et le nom de «cloîtres».

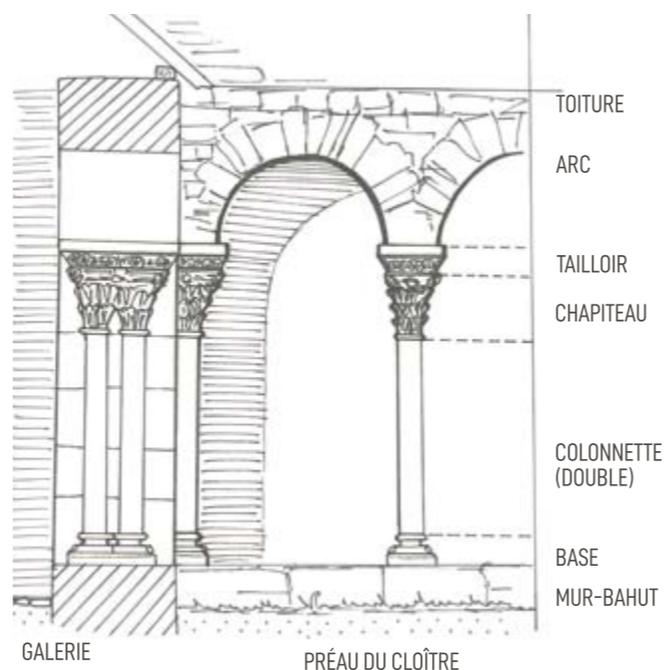
Les quatre galeries médiévales ouvraient sur un préau par des arcades reposant sur de fines colonnettes de marbres colorés avec des bases et chapiteaux sculptés (fin du XII^e - début du XIII^e siècle, grande période de prospérité du monastère). Des chapiteaux sont en marbre mais la plupart en grès ocre, facile à tailler mais fragile.

Certain de ces chapiteaux étaient autrefois exposés dans un «musée bénédictin» supprimé en 1969. Les plus beaux ont été intégrés au XIX^e siècle dans des bâtiments voisins de l'église et aujourd'hui privés.

Contrairement aux chapiteaux de la période romane (X^e-XII^e siècles), sculptés de nombreuses scènes, ceux-ci sont plus sobres avec des décors essentiellement végétaux. Les personnages sont rares, émergeant dans les coins supérieurs, souvent très usés par le temps. Ils semblent illustrer à la fois le Bien (moines en prière ou lisant) et le Mal (personnages tordus de douleur, assaillis par des serpents). Autant de sujets de réflexion pour les moines.



Détail d'un chapiteau à feuillages.



Cloître bénédictin de Saint-Pé
XII^e-XIII^e siècles
Essai de restitution d'un angle (Thibaut de Rouvray).



Tympan du baptistère

Ce petit **tympan** est placé au-dessus de la porte de l'escalier du clocher. D'époque romane, il a été dégradé mais devait être sculpté d'un **chrisme*** encadré par deux lions. On y lit une inscription en latin accueillant les pèlerins qui visitaient l'église rappelant saint Pierre : EST DOMUS HIC DOMINI, VIA CAELI, SPES PEREGRINI - HÆC DATA PORTA PETRO VADE MALIGNA RETRO - LEONES
«C'est ici la Maison de Dieu, la voie du Ciel, l'espoir du pèlerin. Pierre est gardien de cette porte, arrière Malin, retire-toi. Lions»

Le mécanisme et la cloche de l'horloge

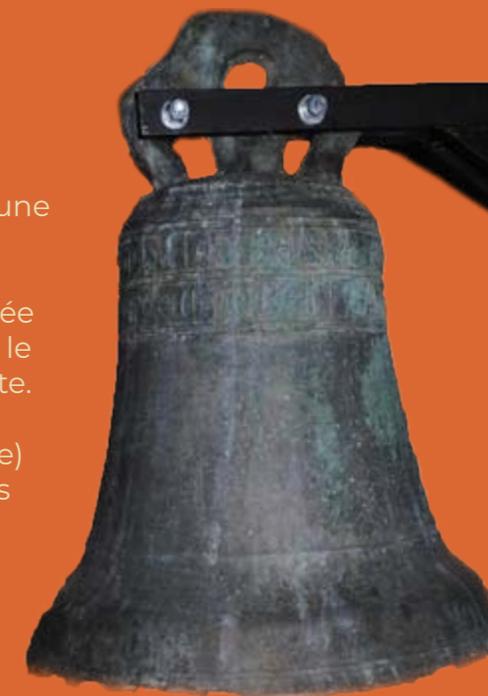
Classée Monument Historique en 1908.

Au XVII^e siècle, le clocher abritait une cloche sonnante les heures et une horloge qui donnait l'heure à la fois aux moines et aux habitants.

Ces éléments ont été repris dans l'actuel clocher (1665). La **cloche** exposée doit remonter au début du XVII^e siècle, elle se trouvait auparavant dans le clocheton dominant le toit où elle a été remplacée par une sirène d'alerte.

À côté sont présentés un mécanisme d'horloge en fer forgé (XVIII^e siècle) et le marteau qui frappait les heures. Jusqu'au XIX^e siècle les cloches étaient fondues sur place par des fondeurs souvent itinérants.

Le clocher abrite trois cloches (1802, 1947 et 1948).





Dessin de l'église en 1659 par le moine-architecte Robert Plouvier (Archives nationales).

La vue semble avoir été réalisée depuis les bâtiments de l'abbaye. On y voit, de gauche à droite, le chœur aménagé dans les ruines de l'église, le bas-côté nord et l'extrémité ouest aujourd'hui en ruine. L'ensemble est surmonté par le clocher roman appelé le Dôme.

La statue Colonne

Classée Monument Historique en 1978.

Au XVII^e siècle, les bénédictins restaurent l'abbaye et l'église en grande partie ruinées par le manque d'entretien et les guerres de Religion.

Des moines-architectes dressent des plans très précieux pour connaître l'histoire du site.

On découvre dans ces relevés le grand portail qui existait à l'est de l'église, ouvrant sur la place des Arcades. Il était décoré «des douze apôtres et des belles statues de très beau marbre, six d'un côté et six de l'autre, et au-dessus de la porte était la figure du Père éternel» (Lettre du Prieur du monastère, 1702). Cet ensemble a disparu lors de la construction du chœur actuel vers 1680. Il nous reste de ce portail le tympan qui a été remplacé au-dessus de l'actuelle porte sud de l'église.

Ce **fragment de statue** longiligne (fin du XII^e siècle - début du XIII^e siècle), bien qu'abîmé et retaillé, nous montre un très beau drapé. Il pourrait provenir lui aussi du portail ou bien de piliers du cloître.



Les bannières de confréries et objets des processions

Du Moyen-Âge et jusqu'au XX^e siècle, on trouve des confréries dans les églises. Ce sont des associations pieuses accueillant des habitants autour d'un métier ou d'une dévotion communs. Les confréries défendent les intérêts de leurs membres, elles apportent aussi, lors d'accidents ou de décès, un soutien matériel et spirituel (organisation de l'enterrement...). Chaque confrérie est placée sous la protection d'un saint patron. En son honneur, les confrères entretiennent dans l'église un autel où ils font dire des messes. Lors des grandes fêtes religieuses qui ponctuent l'année, ils défilent rangés derrière leur emblème – la bannière – grande pièce de tissu suspendue à un bâton et portant l'image peinte ou brodée du saint patron. C'était un honneur de porter cet objet. L'église de Saint-Pé conserve plusieurs de ces bannières du XIX^e siècle.



La bannière de saint Éloi, patron des cloutiers
Inscrite Monument Historique en 1981.

Le travail du fer et la fabrication de clous forgés occupaient autrefois de nombreux habitants de Saint-Pé (150 cloutiers en 1805). Ces clous servaient pour la construction (planchers, toitures) mais aussi pour garnir la semelle des galoches ou les sabots et décorer les belles portes dont plusieurs subsistent. Saint Éloi est le patron des orfèvres et de tous ceux qui travaillent le métal, en particulier avec un marteau.

Au centre de cette bannière, Éloi porte son habit d'évêque de Noyon : soutane, aube en dentelle, étole, chape, gants, mitre sur la tête et crosse dans la main gauche. L'autre main bénit.

Aux angles de cette toile peinte sont brodés les outils de forgeron : marteau et pince.

À l'arrière, une autre toile peinte représente saint Pierre, patron de la paroisse.



La bannière de saint Isidore, patron des laboureurs
Inscrite Monument Historique en 1981.



Saint Isidore en prière.

La population de Saint-Pé comptait de nombreux paysans dont les plus aisés avaient leurs propres terres et une ou plusieurs paires de bœufs pour labourer. Dans les années 1960 encore, des agriculteurs fêtaient la Saint Isidore (15 mai) avec messe, procession et banquet. Isidore est un saint espagnol vêtu ici comme les paysans bigourdans du XVII^e siècle : chaussé de sabots, il porte un pantalon, des guêtres de toile blanche et une tunique serrée à la taille avec un chapelet* à la ceinture. Dans sa main droite, il tient la houe avec laquelle il vient de découvrir une source miraculeuse, dans la gauche son chapeau. Humble ouvrier agricole, Isidore s'arrêtait de travailler pour prier. La légende raconte qu'alors sa charrue continuait d'avancer pour tracer le sillon, conduite par un ange, scène représentée à l'arrière-plan. Au revers de la bannière est peinte la Vierge Marie qui monte au ciel entourée d'anges : l'Assomption.



L'ange menant la charrue.

Apparues à la fin du XVIII^e siècle et strictement réglementées à partir de 1852, les Sociétés de Secours Mutuels étaient très nombreuses en France. Contre le paiement d'une cotisation modeste, les adhérents bénéficiaient de prestations comparables à celles de nos mutuelles modernes : participation aux frais de médecins, de médicaments, aide pour les obsèques... Cette bannière représente dans un médaillon saint Pierre tenant les clés. Tout autour sont brodés, avec un magnifique travail en relief au fil d'or, des fleurs, épis de blé et grappes de raisin qui symbolisent le pain et le vin de la communion. À l'arrière, un décor tout aussi riche encadre une broderie de saint Joseph, patron des charpentiers, des pères de famille et protecteur du foyer.



Apparues à la fin du XVIII^e siècle et strictement réglementées à partir de 1852, les Sociétés de Secours Mutuels étaient très nombreuses en France. Contre le paiement d'une cotisation modeste, les adhérents bénéficiaient de prestations comparables à celles de nos mutuelles modernes : participation aux frais de médecins, de médicaments, aide pour les obsèques... Cette bannière représente dans un médaillon saint Pierre tenant les clés. Tout autour sont brodés, avec un magnifique travail en relief au fil d'or, des fleurs, épis de blé et grappes de raisin qui symbolisent le pain et le vin de la communion. À l'arrière, un décor tout aussi riche encadre une broderie de saint Joseph, patron des charpentiers, des pères de famille et protecteur du foyer.



La bannière de la Société de Secours Mutuels
Inscrite Monument Historique en 1981.



La bannière de la confrérie des tailleurs de pierre

Cette bannière est celle de la confrérie des tailleurs de pierre, puis dans les années 1960, celle des ouvriers du Bâtiment. De plusieurs carrières, les habitants extrayaient du grès, du marbre, de la « briole » (pierre employée pour les cheminées et encadrements). Ici, tout le décor est peint sur tissu. Dans un encadrement de style néo-gothique est figuré le Christ montant au ciel (l'Ascension) sous les yeux des Apôtres. De l'autre côté c'est la Vierge Marie qui s'élève vers les cieux (Assomption).

Les flambeaux de confréries (XIX^e siècle)
Inscrits Monument Historique en 2002.

Lors des processions dans l'église et les rues à l'occasion des fêtes religieuses, les membres des confréries portaient des flambeaux allumés.

L'église de Saint-Pé en conserve plusieurs qui sont typiques des Hautes-Pyrénées. Ils se composent d'un manche en bois peint en blanc, aux quatre angles arrondis, qui évoque un assemblage de plusieurs cierges. À son extrémité un réceptacle en fer ajouré et peint en forme de pyramide renversée accueillait un cierge allumé. Une petite plaque de fer (le panonceau), peinte de couleurs vives, portait le nom et l'emblème de la confrérie : saint patron, ostensor... L'une de ces plaques représente sainte Luce ou Lucie, patronne des tailleurs d'habits, invoquée contre les maladies des yeux. Elle aurait eu, en effet, les yeux arrachés, ils sont représentés sur un plateau que la sainte tient dans sa main droite.

L'église abritait bien d'autres confréries : Saint-Sacrement, Purgatoire, saint Antoine, saint Eutrope (tisserands), saint Marc, Rosaire...



Les croix de processions

En tête des processions on portait une croix placée en haut d'un bâton tenu en général par un enfant de chœur. Ici sont exposées plusieurs de ces croix en métal doré ou argenté. La plus ancienne pourrait dater de la fin du XVIII^e siècle. Les extrémités de ses branches étaient terminées à l'origine par des fleurs de lys mais on voit nettement qu'elles ont été coupées. Selon Pierre Pomès, cette « transformation » daterait de la Révolution, lorsqu'on a fait disparaître tout symbole de la monarchie comme les fleurs de lys. On a fait de même en 1848 lors de la proclamation de la République. Les autres croix datent du XIX^e siècle et illustrent les deux styles alors en vogue : style classique et style néo-gothique rappelant le Moyen-Âge.



Le collatéral* sud conserve plusieurs autels et statues (XIX^e-XX^e siècles). On y trouve aussi un petit retable avec une Vierge à l'Enfant (XVIII^e siècle) et, au sol, des tombes de prêtres. Cet espace est terminé à l'est par une chapelle arrondie (absidiole).

Cette chapelle, aux murs récemment grattés, est un autre vestige de l'église romane primitive ; elle a été restaurée en 2010.

Au XVII^e siècle, alors que les moines, peu nombreux, occupent la plus grande partie de l'église, la population doit se contenter comme église du bas-côté sud. Cette cohabitation forcée ne se fait pas toujours sans conflits et procès. Même si la chapelle est dédiée au XIX^e siècle à saint-Joseph (vitrail, statue), elle était auparavant consacrée à la Vierge.

C'est donc tout naturellement que l'on y a placé récemment la belle **Vierge à l'Enfant**, en pierre, appelée Notre-Dame

de Saint-Pé (XIV^e siècle, classée Monument Historique en 1907). C'est, avec la Clé de saint Pierre, le seul objet de l'église datant du Moyen-Âge même si les visages des deux personnages paraissent avoir été refaits, sans doute à la suite de mutilations survenues lors de troubles. La main droite de la Vierge a été brisée à la Révolution. Cette statue a été restaurée en 1981 grâce au don d'un Saint-Péen. Jusqu'au début du XX^e siècle, elle était habillée.

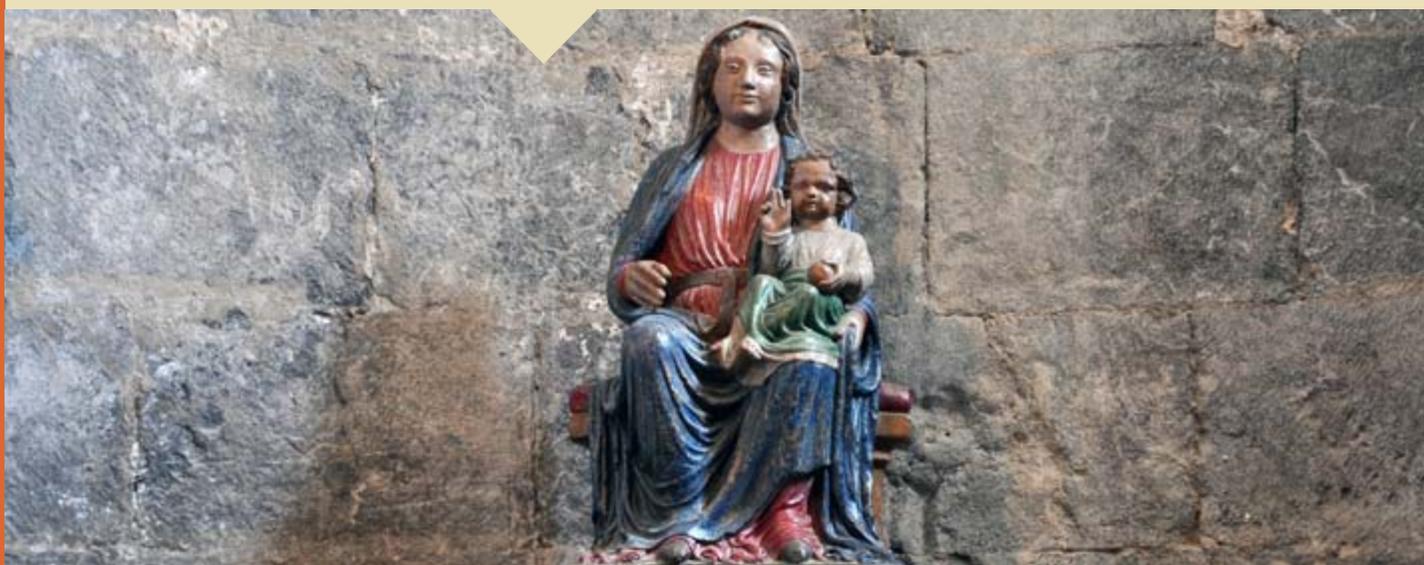
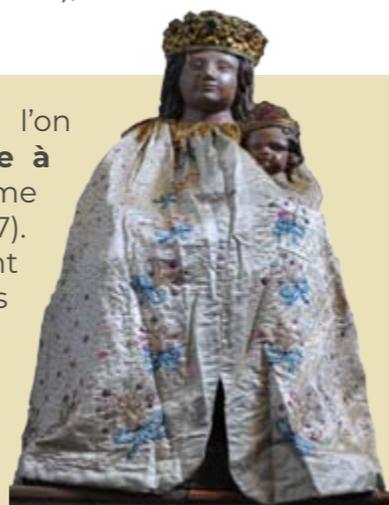


Tableau des deux saints Antoine

Inscrit Monument Historique en 1985.

Ce grand tableau (XVII^e-XVIII^e siècles), représente deux religieux prénommés Antoine. Il surmontait à l'origine l'autel de la chapelle Saint-Antoine occupant au XVII^e siècle le fond du bas-côté Nord.

Le personnage de gauche est saint Antoine le Grand ou l'Ermite. Originaire d'Égypte, il se retire au désert. Il est considéré comme le fondateur des mouvements monastiques et prié en cas de maladies contagieuses pour préserver hommes et bêtes. Vêtu en moine, un chapelet à la ceinture, il s'appuie sur un bâton et lit un livre symbolisant la règle qu'il a écrite pour ses compagnons ermites. Il porte une longue barbe d'anachorète*.

À ses côtés, se tient un sanglier à l'aspect féroce. Cet animal a été envoyé par le diable avec toutes sortes de démons pour tenter le saint mais Antoine résiste et le sanglier devient son fidèle compagnon.

À droite du tableau le peintre a figuré saint Antoine de Padoue même s'il ne vécut pas à la même époque que son homonyme oriental. Il porte l'habit des moines franciscains : robe de bure serrée à la taille par une corde et chapelet. L'épisode représenté se déroule dans la ville italienne de Rimini. Le saint ne parvient pas à se faire entendre de la population qu'il veut convertir. Antoine se dirige alors vers le fleuve et appelle les poissons qui se pressent sur les berges pour l'écouter. Frappés par cet épisode miraculeux, les habitants lui prêtent enfin attention.



Outre les poissons et le sanglier, le tableau montre plusieurs animaux : un gros lézard entre les pieds des personnages (animal qui recherche la chaleur et la lumière) et des oiseaux dont des piverts (chassant sans relâche les vers, donc le Mal, des arbres).



Des marches du chœur, on découvre un large espace central, la nef, destinée aux fidèles, terminée par une abside où sont célébrés les offices. Deux bas-côtés ou collatéraux, terminés par des chapelles, encadrent la nef.

Cette disposition était celle de l'église romane. Lorsqu'elle est rebâtie (entre 1679 et 1681) les voûtes latérales sont reconstruites en pierre et celle de la nef en bois. Ce sont des Cagots, habitants mis à l'écart de la population mais reconnus pour d'habiles charpentiers, qui réalisent ce plafond et la porte d'entrée dans l'église.

Les murs sont décorés de **peintures** : rinceaux peuplés d'animaux dans l'esprit du XVIII^e siècle et faux-marbres réalisés en 1850 par un peintre italien établi à Vic-en-Bigorre, Félix Manzoni.



Jusqu'en 1791, une partie de la nef était occupée par le chœur des moines. Cet espace renfermait des stalles (sièges occupés durant les offices monastiques). Il était fermé d'une clôture (jubé*) en bois percée d'une porte dont il reste le fronton, déposé sous le Christ.

On y voit le **blason des Mauristes** composé de la couronne d'épines, des trois clous de la croix, du mot Pax (Paix) et d'une fleur de lys grattée à la Révolution.



Fronton en bois de l'ancien jubé du chœur décoré du blason des Mauristes.



La clé de saint Pierre, surmontée de la statue du saint.

Aux piliers de la nef sont présentées les statues des **quatre Évangélistes** (Mathieu, Marc, Luc et Jean) et des **apôtres** Jacques et Pierre (inscrites Monument Historique en 2002). À gauche, **la chaire** (XVIII^e-XIX^e siècles, classée Monument Historique en 2003) permettait au prêtre d'adresser son sermon à ses paroissiens pendant la messe.

Au fond de la nef, contre la **tribune** qui accueillait l'organiste et les choristes, se trouvent deux belles portes (XVIII^e siècle) et un tableau du Christ offrant son cœur en signe d'amour (**Sacré-Cœur de Jésus**). Cette toile signée Oldelly est datée de 1843 (inscrite Monument Historique en 2002).



Ange à la trompette placé au sommet de la chaire à prêcher.



Le chœur* occupe une abside* construite vers 1681 à l'emplacement du grand portail roman détruit. A l'origine, le **maître-autel** revêtu de marbre de Sarrancolin (XVIII^e siècle), était adossé au mur oriental ; vers 1850, il a été avancé et surmonté d'un **baldaquin** (inscrit Monument Historique en 2002). Les colonnes sont taillées dans des troncs d'arbre de la forêt du Mourle, recouverts de stuc peint offerts par des familles de la paroisse.

Le panneau qui y est accroché représente **Dieu le Père**, c'est le vestige d'un ancien retable* (XVII^e siècle, inscrit Monument Historique en 1993).

Les stalles

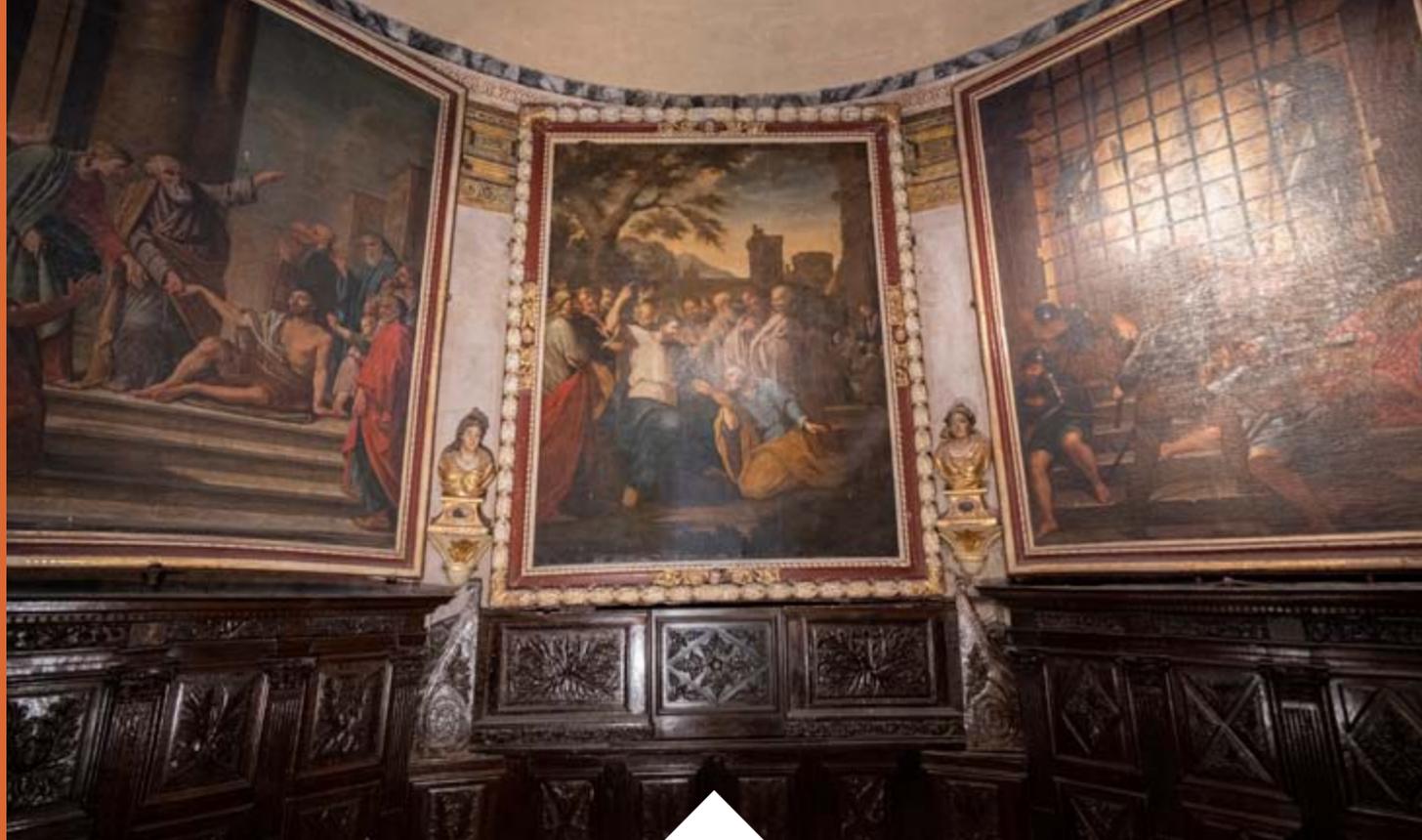
classées Monument Historique en 2003.

Aux murs du chœur sont adossées les **stalles** (fin du XVII^e siècle), occupées par les moines, clercs* et chantres* lors des nombreux offices religieux quotidiens. Elles sont décorées de serres et de têtes d'aigle, comme le lutrin* du chœur (classé Monument Historique en 1908).

Au-dessus des stalles sont placés des lambris* aux panneaux de style Louis XIII à motifs végétaux.

Le **tabernacle** de bois doré (début du XIX^e siècle, classé Monument Historique en 2003), se présente comme un petit meuble indépendant de forme triangulaire. Il est encadré par deux anges adorateurs en carton-pierre (1858, inscrits Monument Historique en 2002).





Trois grands tableaux décorent les murs du chœur.

Au centre, le peintre toulousain Fayet a représenté la **Remise des clés à saint Pierre par le Christ** (1681, classée Monument Historique en 1980). Cette œuvre aurait été offerte par la famille d'Angosse comme *ex-voto*, c'est-à-dire en remerciement pour la guérison d'une morsure de chien par la Clé de saint Pierre. En partie droite de la toile, le «marquis» d'Angosse est à genoux devant un moine tenant la clé. Ce tableau servait de retable au maître-autel.

Les deux toiles latérales illustrent des scènes de la vie de saint Pierre. Elles ont été acquises en 1807 et peuvent être attribuées au peintre palois Jean-Baptiste Butay (seule l'une est signée).

À droite, **la Délivrance de saint Pierre** (classée Monument Historique en 1980) représente l'apôtre enchaîné en prison, libéré par un ange tandis que tous les gardes dorment et que les portes se sont ouvertes. Le sujet est baigné de la lumière surnaturelle émanant du messager céleste qui apparaît derrière les barreaux de la cellule. Il s'agit d'une copie adaptée de la fresque peinte en 1514 par Raphaël au Vatican (Chambre d'Héliodore).

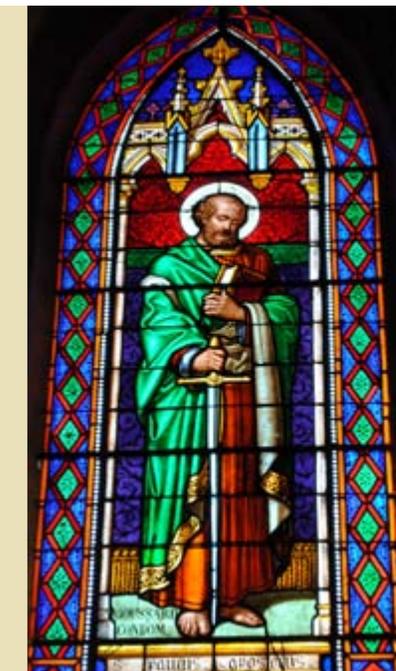
En face se trouve le tableau **Saint Pierre et saint Jean guérissant un boiteux de naissance** (classé Monument Historique en 1980). Sur les marches du Temple, Pierre et Jean rencontrent un mendiant infirme. Pierre lui prend la main en lui commandant de se relever. Des personnages faisant cercle autour de ce groupe proclament le miracle auquel ils assistent. L'auteur semble s'être inspiré d'une toile de Nicolas Poussin dont la composition est identique même si les personnages divergent.



Entre chaque tableau, **4 bustes de bois doré** abritent des reliques apportées par les Mauristes (fin du XVII^e siècle, inscrits Monument Historique en 2002).

Aux murs, le peintre tarbais Darré a représenté les **quatre Évangélistes** (1858, inscrits Monument Historique en 2002).

Les **verrières**, de la même époque, représentent saint Pierre et saint Paul (atelier Goussard de Condom, Gers).



Sur la voûte en pierre du chœur la colombe auréolée de rayons symbolise le Saint-Esprit. Comme les décors encadrant le tableau central, elle a été peinte en 1838 par un Italien installé à Vic-en-Bigorre, Marian Garbarino. À cette date, le maître-autel était en dessous. Vingt ans plus tard il a été déplacé et la voûte peinte d'un fond bleu semé d'étoiles dorées supprimé lors des travaux des années 1980.

Le nouveau maître-autel permettant de célébrer la messe «face au peuple» a été réalisé dans les années 1960 avec des éléments de boiseries anciennes. Il est décoré d'un médaillon de céramique représentant le Christ, réalisé par sœur Mercédès, du couvent d'Ozon (65).



La **Clé dite de saint Pierre** est le plus ancien objet conservé dans l'église. Elle n'est pas datée précisément mais remonte très certainement au Moyen-Âge. C'est l'une des reliques* que les pèlerins vénéraient autrefois. La Clé rappelle l'épisode du Christ faisant symboliquement de Pierre le gardien du Paradis :
 «Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Je te confierai les clés du Royaume des cieux.»
 (Évangile de saint Matthieu, XVI - 18-19).



Selon la tradition, l'objet contiendrait du métal des chaînes qui entravaient saint Pierre dans sa cellule.

La Ville Éternelle conserve toujours, dans l'église Saint-Pierre-Aux-Liens, deux chaînes réputées provenir des prisons de l'apôtre à Jérusalem puis à Rome. Plusieurs églises, desservies par des moines bénédictins, possédaient des Clés de saint Pierre.

Au Moyen-Âge, l'abbaye de Saint-Pé relève directement de l'autorité du pape et plusieurs de ses abbés, aussi évêques, se rendent à Rome lors de conciles.

Relique la plus importante de l'église, la Clé servait lors du Jugement de Dieu. Lorsque deux personnes s'opposaient, elles venaient dans l'église de Saint-Pé. Au cours d'une cérémonie, accompagnée de prières et d'un serment sur la Clé, on apportait un chaudron rempli d'eau bouillante. Le prêtre y laissait tomber une pierre ou un morceau de fer, à charge pour la personne voulant prouver sa bonne foi d'aller l'y repêcher. Aussitôt son bras sorti de l'eau, on l'enfermait dans un sac cacheté durant trois jours. Passé ce délai, le bras était délivré et, s'il ne présentait aucune brûlure, le demandeur était reconnu dans son bon droit.

La dévotion à la Clé de saint Pierre était encore vivace au XX^e siècle. Lors des fêtes de saint Pierre, le clergé la présentait à la vénération des fidèles durant les messes et la procession. Toute personne, en particulier si elle avait été mordue par un chien peut-être enragé, touchait la Clé par le panneton, les animaux étant mis en contact avec la poignée.

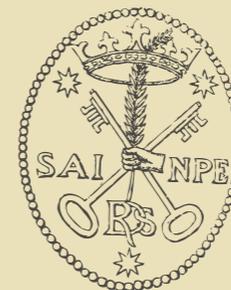
Pourquoi attribuer à saint Pierre une protection contre la rage, dévotion qui existait aussi dans les autres églises possédant une relique en forme de clé ?

Lorsqu'il prêche, l'apôtre Pierre a des opposants dont l'un, Simon le Magicien, le jalouse. Ce dernier essaie d'acheter à Pierre le pouvoir de faire des miracles mais l'apôtre refuse. Simon dresse alors, par deux fois, des chiens pour l'attaquer mais Pierre les met en fuite d'un signe de croix. Cet épisode est raconté dans la Légende Dorée, livre très populaire au Moyen Âge. Pour les croyants d'autrefois, le lien est facile à établir : puisque Pierre se préserve de l'attaque des chiens par une bénédiction, il est normal de lui demander sa protection après avoir été mordu.

En raison de la dédicace à saint Pierre, le **blason** de Saint-Pé au XVII^e siècle figure deux clés entrecroisées réunies par une chaîne. Traditionnellement, saint Pierre est identifié par deux clés, l'une dorée (pouvoir céleste), l'autre argentée (pouvoir terrestre). Elles accompagnent le blason du pape comme le symbole du pouvoir donnée à l'Église par le Christ. La chaîne réunit le terrestre et le céleste.

Ce motif est très représenté dans l'église et le bourg. Au XVIII^e siècle, des décors sont ajoutés au blason de Saint-Pé (main tenant une palme, couronne, étoiles, nom Saint-Pé et lettres RDS :

Deus Regem Salvet : Que Dieu sauve le Roi).



La famille d'Angosse vénérant la Clé tenue par un moine (1681).



Cette chapelle arrondie (absidiole) est un vestige de l'église romane. Son autel a été dédié à de nombreux saints au cours du temps : saint Michel, saint Nicolas, saint Jacques, saint Roch puis saint Benoît, patron des bénédictins (1681), et à la Vierge. La porte à gauche ouvre sur l'ancien «escalier des Matines*» qui permettait aux moines d'accéder à l'église depuis le bâtiment de leur dortoir.

La décoration de la chapelle date du XIX^e siècle, en particulier les **peintures** de style néo-médiéval, réalisées par Darré, de Tarbes (1859). À la voûte trois personnages féminins symbolisent des vertus chrétiennes: la Foi (tenant un calice et une croix), l'Espérance (avec une ancre) et la Charité (avec un enfant). Le vitrail représente la Vierge avec le Christ enfant écrasant le serpent, symbole du Mal et du péché.

Plusieurs **statues** d'époques différentes (XVIII^e et XIX^e siècles, inscrites Monument Historique en 2002) ornent la chapelle : Une Vierge à l'Enfant (copie de Notre-Dame des Victoires à Paris, 1863) et quatre saints et saintes difficilement identifiables.



Tableau Notre-Dame-du-Mont-Carmel

Inscrit Monument Historique en 1993.

En 1786, les ardoisiers de Saint-Pé fondent la confrérie Notre-Dame-du-Mont-Carmel. L'année suivante, ils commandent la décoration de leur chapelle à Gabriel Montaut, peintre-doreur à Pau. En 1794, l'autel est démonté et ses matériaux servent à réaliser une table pour la salle du conseil municipal. Le tableau est conservé et reçoit de nouveaux décors au XIX^e siècle. Dans sa toile Montaut représente, sans doute d'après une gravure, un épisode de la vie de saint Simon Stock, supérieur des Carmes. En 1251, alors que cet ordre religieux est en grande difficulté, la Vierge Marie et l'Enfant Jésus lui apparaissent pour le rassurer et lui donnent le scapulaire pour le protéger. Le scapulaire est à l'origine une partie du vêtement des moines mais c'est aussi une petite pièce de tissu, bénie et portée par les religieux et les fidèles autour du cou. Sur ce tableau des Instruments de la Passion du Christ (croix, lance) figurent sur le scapulaire.



La religieuse pourrait être sainte Thérèse d'Avila, célèbre carmélite espagnole.



Un peu plus loin, est accrochée une toile peinte de la **Vierge à l'Enfant** (XVIII^e siècle, inscrite Monument Historique en 1985). Elle est le vestige d'un tableau bien

plus grand qui représentait aussi un moine. Quelques **stalles**, deux **sièges de chantres** (XVII^e siècle, inscrits Monument Historique en 2002) et des **confessionnaux** complètent le mobilier.

Le **chemin de croix** de style Art Déco date de 1932 (d'après Gilbert Privat, sculpteur).



Le triptyque de l'Annonciation

Inscrit Monument Historique en 2002.

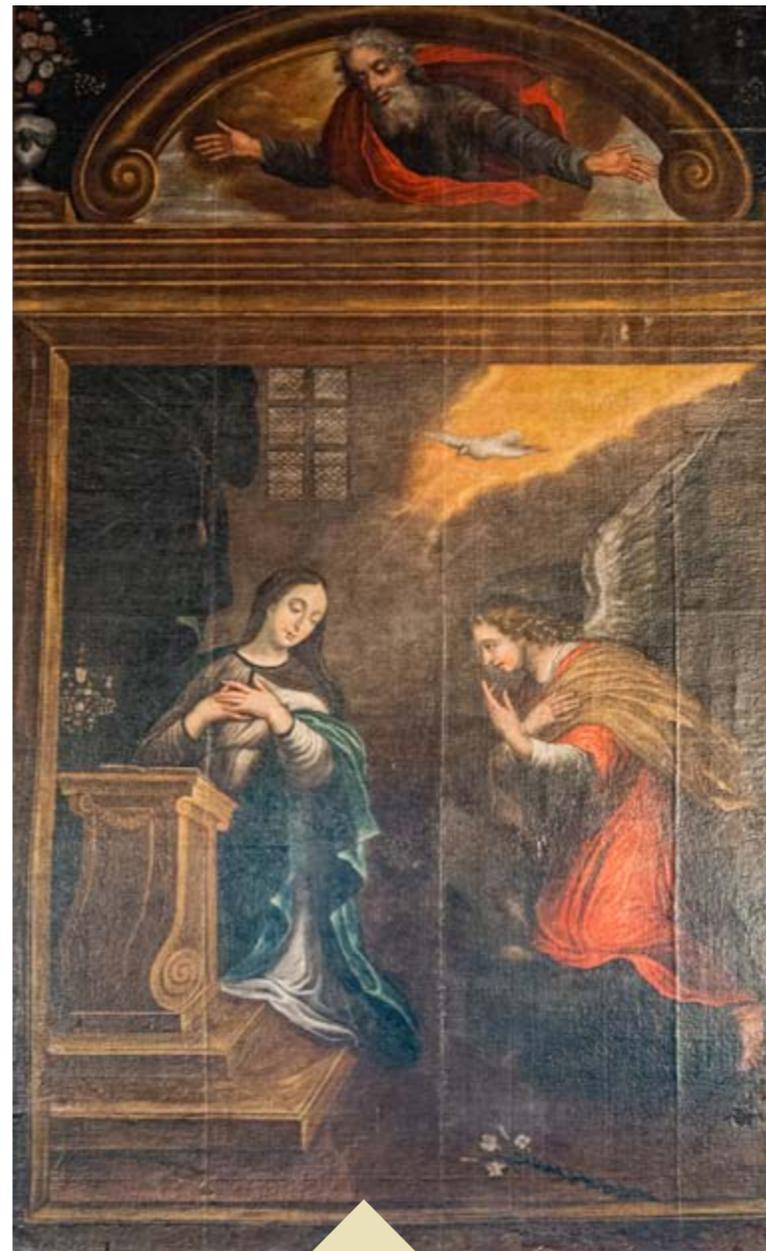
Autrefois, le bas-côté Nord abritait aussi plusieurs autels dont l'un dédié à Notre-Dame-de-Pitié, l'autre à saint Antoine. Il servait aussi - avec le cloître de l'abbaye et la place des Arcades - à réunir les habitants pour prendre les décisions engageant la communauté.

Trois grandes toiles, depuis longtemps séparées, formaient à l'origine un triptyque de 4 mètres de haut et 6 mètres de large (fin du XVII^e siècle).

Elles sont attribuées à Bernard Denis, peintre qui a œuvré au sanctuaire voisin de Bétharram (64). L'ensemble est traité en trompe-l'œil comme un retable architectural avec colonnes et frontons.

Sur les côtés sont figurés dans des niches feintes les deux saints patrons de l'église : à gauche saint Pierre (avec les clés du Paradis) et à droite saint Paul tenant l'épée (instrument de son martyre).

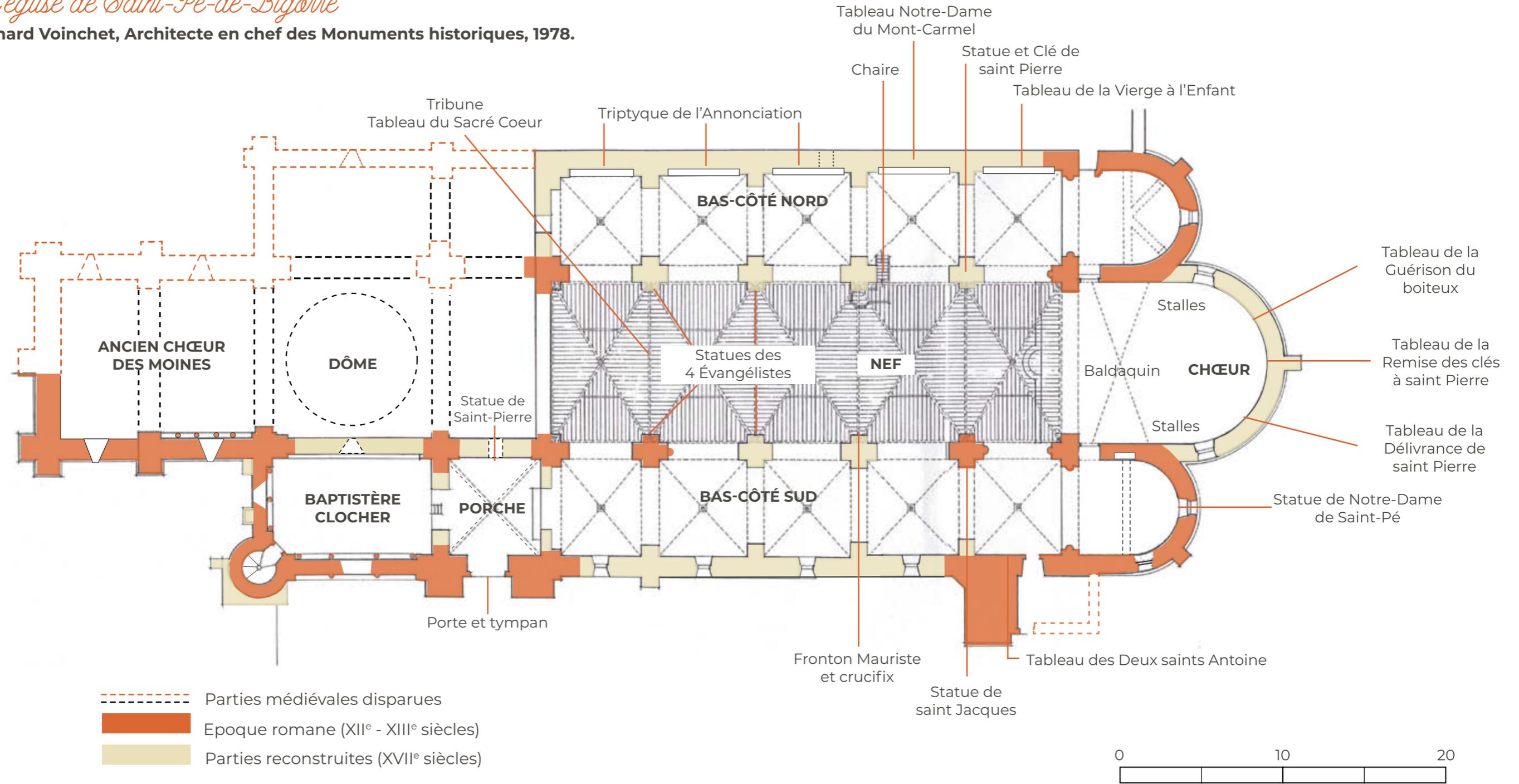
Au-dessus de chaque personnage latéral se tient un ange dans un fronton encadré de vases de fleurs.



Le panneau central représente l'Annonciation. L'archange Gabriel vient annoncer à la Vierge qu'elle va enfanter le Christ. Marie est en prière agenouillée à un prie-Dieu, à ses pieds un rameau de lys symbolise sa virginité. La colombe représente le Saint Esprit. Dieu le Père contemple la scène.

Plan de l'église de Saint-Pé-de-Bigorre

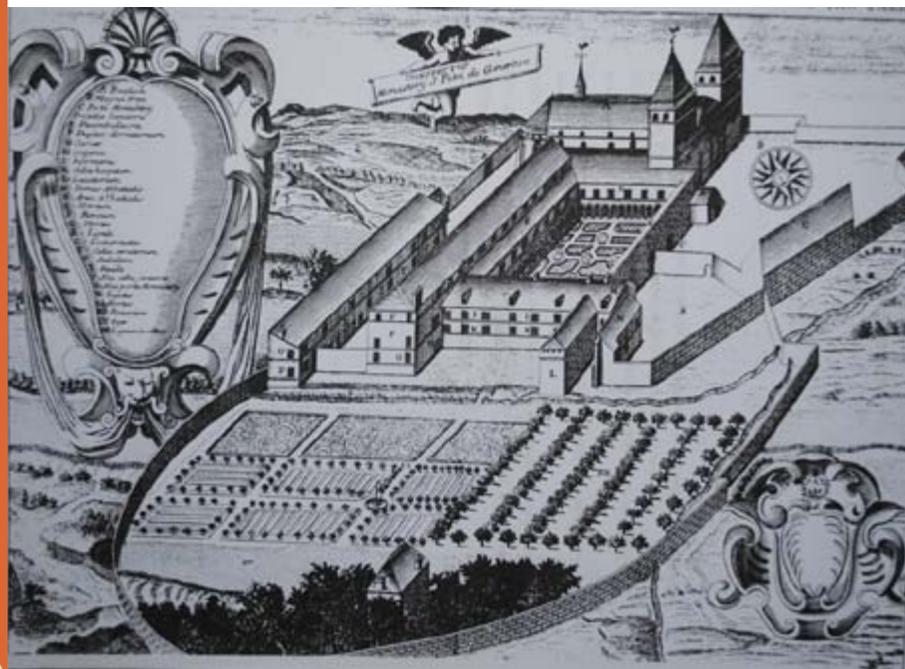
d'après Bernard Voinchet, Architecte en chef des Monuments historiques, 1978.



Plan de l'église

Lors de leur installation, au XI^e siècle, les moines bénédictins ont bâti l'église et les bâtiments nécessaires à leur communauté. Il n'en reste rien de nos jours mais les documents et la comparaison avec d'autres abbayes permet d'en percevoir les contours.

Gravure de 1678 montrant les bâtiments existants et le projet d'achèvement de l'abbaye.



Au nord de l'église se trouvait la cour du cloître, bordée de quatre galeries à colonnettes. À l'est était un bâtiment abritant, au centre, la salle capitulaire, espace où les religieux se réunissaient quotidiennement en chapitre.

À proximité devait se trouver la sacristie et peut-être un parloir. À l'étage, le plan traditionnel place le dortoir des moines.

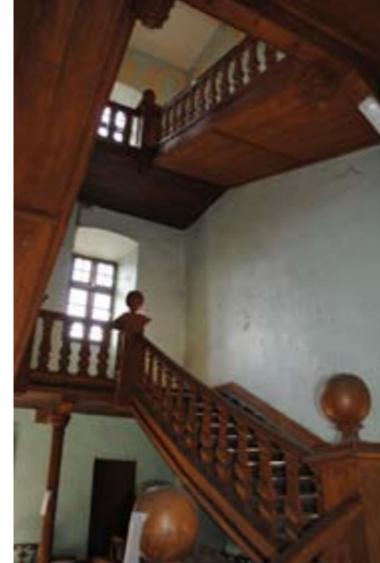
Côté nord il y avait le réfectoire et les cuisines, situés en marge de l'abbaye pour limiter les

risques d'incendie du fait des foyers. Au-delà de ce bâtiment une terrasse longée par le ruisseau de La Batmale défendait les lieux.

À l'est de l'abbaye se trouvait une cour bordée de bâtiments utilitaires (grange, écuries, boulangerie...). On connaît l'état de la partie occidentale de l'abbaye pour la fin du Moyen-Âge. C'est une période durant laquelle les abbés, délaissant la vie en commun avec les moines, se font construire un logis avec ses dépendances (cour, cuisine, grange, jardin).

L'ensemble de l'abbaye était enclos dans un vaste terrain bordé de murs que l'on perçoit encore bien de nos jours. Là étaient les jardins, vergers, le vivier et le bois des moines.

Gravure de l'abbaye devenue Petit-Séminaire (XIX^e siècle)



Au cours du temps, les bâtiments se sont dégradés par manque d'entretien, ils ont été pillés et incendiés durant les guerres de Religion (1569). Les moines ne respectent plus la vie commune ni la Règle de saint Benoît, leurs abbés n'habitent plus sur place. Vers 1650 quelques religieux ont aménagé des logements au milieu des ruines. Le réfectoire est devenu une grange. Dans les années 1680, les Mauristes vont rétablir les lieux sur le plan matériel et spirituel. Ils logent d'abord dans l'aile nord (Infirmerie et Hôtellerie) avant de rebâtir entièrement le bâtiment oriental avec salles voûtées abritant le réfectoire et les chambres des religieux, desservies par un monumental escalier. C'est actuellement la partie la plus ancienne qui subsiste.

L'escalier monumental de l'aile Est.

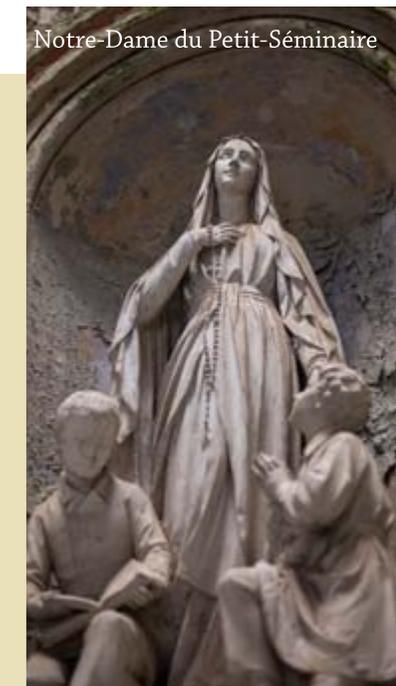
Devenue Petit-Séminaire, Institution Secondaire Libre et Maison Maronite de la Mère de la Miséricorde.

À la Révolution, l'abbaye est vendue comme Bien national et occupée par divers particuliers. Les bâtiments sont dégradés. En 1822, la plus grande partie du site est acquise par l'abbé Procopé Lassalle, natif de Saint-Pé, qui l'offre au Diocèse pour la création d'un Petit-Séminaire. Plusieurs achats de terrains et bâtiments vont suivre. Les lieux sont reconstruits en quasi-totalité ou agrandis entre 1840 et 1880. Une chapelle et un oratoire à la Vierge sont élevés entre 1858 et 1890. Le Petit-Séminaire perdure jusqu'en 1966. C'est aussi un établissement d'enseignement privé qui a fermé en 1999 et s'est ensuite considérablement dégradé. En 2017, l'ensemble a été acquis par l'Éparchie maronite de France qui souhaite le réhabiliter sous le nom de Maison Maronite de la Mère de la Miséricorde.

Cour des cloîtres

Chapelle

Chapiteau médiéval.



AUTEURS : Office de tourisme Intercommunal de la Communauté d'agglomération Tarbes-Lourdes-Pyrénées (Pauline Igau, graphisme et mise en page) ; Thibaut de Rouvray (textes).

CRÉDITS : Office de tourisme ; Pierre Champion ; Archives Nationales ; Archives départementales des Hautes-Pyrénées ; Frédéric Dupuy ; Emmanuel Garland ; Louis Michel (dessin) ; Bernard Voinchet (plan).

REMERCIEMENTS : Mairie de Saint-Pé-de-Bigorre ; Jan Chylek, curé ; Ange Mur, diacre ; Équipe d'animation paroissiale ; Pascale Castillo ; Emmanuel Garland ; Bernard Voinchet ; Nicole Lacay ; Michel Pujo-Sioulot ; Amis du Vieux Saint-Pé ; Coline Potut ; Christine et Pierre Demasles ; Frédéric Dupuy.

SOURCES PUBLIÉES : *La dévotion à Saint-Pierre dans l'église de Saint-Pé-de-Bigorre*, Tarbes, 1892.

LAMBERT Élie, *L'ancienne église de Saint-Pé-de-Bigorre*, Bagnères-de-Bigorre, 1943.

Au pied de l'Aroü et Rives du Gave [Bulletins paroissiaux, années 1920 à 1960].

POMÈS Pierre, MICHEL Louis, *De l'abbatiale de Saint-Pierre-de-Générez à l'église de Saint-Pé-de-Bigorre*, Pau, Impr. Marrimpouey Jeune, Pau [1981].
POUSTHOMIS Nelly, «La place de l'église de Saint-Pé dans l'art roman, état de la question», *Lavedan et Pays Toy* n° 14, 1982, p. 231 à 234.

POMÈS Pierre, *L'histoire de Saint-Pé de Bigorre, des origines à nos jours*, Société académique des Hautes-Pyrénées, 1987.

ROUVRAY Thibaut de, «Chronique de l'église abbatiale de Saint-Pé-de-Bigorre», *Saint-Pé-de-Bigorre. Actes de la «Rencontre avec les chercheurs» tenue à Saint-Pé-de-Bigorre le 2 juin 2018*, Association Guillaume Mauran, 2020, pp. 69-126.

SOURCES NON PUBLIÉES :

Neufs plans et devis du monastère de Saint-Pé-de-Générez, XVII^e siècle, Archives Nationales, N/III/Hautes-Pyrénées/1/1-9.

Archives de la Fabrique* de l'église de Saint-Pé, Archives départementales des Hautes-Pyrénées (ADHP), 100 J 141 à 147 ; 100 J 216 ; archives communales déposées, P 1-5.

Dossier des travaux communaux, église, ADHP, 2 O 2015.

Registres des délibérations du conseil municipal (1844-1852 et 1852-1875), 395 E dépôt 84 et 85.

Inventaire de l'église de Saint-Pé-de-Bigorre réalisé la 20 février 1906, ADHP, V 360.

CADDAU Louis, clichés de l'église de Saint-Pé-de-Bigorre, ADHP, 18 Fi 855 et 862 à 866.

Conservation des antiquités et objets d'art des Hautes-Pyrénées, dossier Saint-Pé-de-Bigorre.

POMÈS Pierre, travaux et recherches non publiés, archives privées, années 1980-1990.

Amis du Vieux Saint-Pé, Recherches et causeries.

SOURCES EN LIGNE :

Ministère de la Culture, Plateforme ouverte du Patrimoine, www.pop.culture.gouv.fr

Région Occitanie, Service Inventaire et Connaissance des patrimoines, <http://patrimoines.laregion.fr>



Sortie de l'église un jour de Fête-Dieu.



Inventaire mouvementé de l'église en 1906.



Ancien portail du petit séminaire.

Abbaye : ensemble de bâtiments abritant une communauté de religieux vivant à l'écart du monde et suivant une règle.

Anachorète : synonyme d'ermite. Personne qui s'est retirée du monde pour vivre de la méditation.

Autel : meuble en forme de table sur lequel le prêtre célèbre la messe.

Chantre : religieux ou laïc qui chante les offices religieux, dirige les chœurs et enseigne la musique et le chant.

Chapelet : objet de dévotion composé de grains de diverses tailles, terminé par une croix servant à rythmer la récitation de prières.

Chapiteau : élément de forme évasée, généralement décoré, surmontant une colonne et supportant un arc ou une corniche.

Chœur, chœur ou abside : nom donné à la partie de l'église, le plus souvent à l'est, abritant l'autel.

Chrisme : lettres grecques inscrites dans un cercle qui symbolisent le nom du Christ.

Clerc : synonyme de prêtre ou d'enfant de chœur.

Collatéral ou bas-côté : partie latérale de la nef (espace réservé aux paroissiens).

Fabrique : groupe de personnes (les marguilliers), élus par les habitants, qui administre le temporel (travaux, dépenses...) d'une église.

Fonds baptismaux : espace abritant une cuve (cuve baptismale), où le prêtre donne le baptême.

Tubé : clôture percée d'une porte séparant le chœur des moines du reste de l'église.

Lambris : revêtement de planches, taillées ou peintes, habillant un mur ou un plafond.

Lutrin : pupitre haut sur lequel on pose les livres de prières et de chants.

Matines : premier office religieux des moines, chanté avant le lever du jour.

Reliques : restes d'un saint (ossements, tissus...) enchâssés dans l'autel lors de la consécration de l'église ou conservés dans des reliquaires.

Retable : de *retro tabulam* ou de *re stabilis* : en arrière, fixé contre la table (d'autel). Décor en pierre, bois..., comportant des « images » (tableaux, statues, reliefs) dominant l'autel*. Existe au Moyen-Âge mais devient très imposant ensuite.

Sacristie : partie de l'église, voire pièce annexe, où sont rangés les objets de culte.

Tabernacle : à partir du XVII^e siècle, petite armoire placée sur l'autel et où l'on conserve les hosties.

Tympan : pierre en demi-cercle placée au-dessus d'une porte et généralement décorée.

